

L'ESPAGNE AU CŒUR

(LE DEUXIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL
DES ÉCRIVAINS)

NATURE DU FAIT LITTÉRAIRE.

Si, adoptant une coutume familière à notre époque, on interrogeait le public, lui demandant quel est, selon lui, l'événement littéraire majeur marquant l'année 1937, on obtiendrait sans nul doute une liste de romans allant de *L'Espoir* de Malraux aux *Beaux Quartiers* d'Aragon en passant par ce récit poétique qu'est *L'Amour fou* d'André Breton.

Ceci montre combien, dans l'opinion commune, le fait littéraire se résume à la publication d'un ouvrage ou encore, à l'extrême rigueur, à un incident marquant la vie d'un auteur favori. Jamais il ne sera question d'aventures collectives ni d'événements conditionnant le destin de la communauté intellectuelle. A preuve les sources de documentation les plus répandues, histoires de la littérature, dictionnaires, encyclopédies, où l'on trouve difficilement mention des organisations d'écrivains, de leurs réunions, de leurs décisions. Outre une certaine tendance à la facilité, cela tient à la conception que généralement on se fait de l'œuvre littéraire, conçue dans l'intimité et dont la seule manifestation au grand jour se réalise par l'intermédiaire de cet élément matériel qu'est le livre : objet lui-même aisément repérable, identifiable, analysable sous son format restreint. Au demeurant, les différents courants qui, actuellement, tentent de définir le champ et les méthodes de l'histoire littéraire aussi bien que de la sociologie de la littérature (1) sont unanimes sur ce point, leur objet essentiel est le livre, dans sa conception, sa réalisation ou sa réception ; à la limite, ils envisagent la condition sociale de l'écrivain comme un épiphénomène en quelque sorte, renvoyant implicitement ce sujet à d'autres disciplines telles que l'histoire des mentalités ou la sociologie. Plus ou moins consciemment, on en reste à l'ancien dualisme concernant l'homme et l'œuvre, quand bien même on affirme vouloir le dépasser, à l'exception peut-être de l'école goldmannienne !

Devant la difficulté d'appréhender l'unité du faire et du dire chez des écrivains constamment confrontés à ce problème, on limite singulièrement le champ littéraire à sa seule expression écrite, rejetant ailleurs, dans un en-deçà non signifiant, tout ce qui est de l'ordre du geste, de la manifestation. Or un des mots d'ordre prononcé par Ludwig Renn et constamment repris au cours de ce congrès que nous allons évoquer proclamait justement : « Nous ne voulions plus écrire des histoires, mais faire de l'histoire » (2). Il s'agira donc d'examiner comment, à l'occasion de cette guerre d'Espagne qui mobilisait tant de consciences en 1937, les écrivains ont, non pas inscrit leur nom dans l'histoire ni même accordé leurs actes avec leurs paroles mais, du moins, envisagé la relation de leur pouvoir créateur avec l'événement collectif. En d'autres termes, il nous revient de dire comment un rassemblement de diverses personnalités a pu devenir, à nos yeux, un fait littéraire.

Loin de nous la naïveté de croire que toute réunion d'écrivains, aussi célèbres et talentueux soient-ils, puisse constituer en soi un événement historique ! Au moins convient-il d'établir les faits avec certitude et ne pas avancer d'informations controuvées, comme fait cet historien anglais qui mentionne deux congrès simultanés, confondant d'ailleurs les organisations dont ils pouvaient bien émaner, là où il n'y en eut qu'un seul, tenant ses assises eu plusieurs villes : « Ce fut en partie pour dénoncer Gide que les Communistes organisèrent un second congrès en juillet 1937. Le congrès de Madrid attira non seulement les plus grands poètes espagnols de la guerre — Alberti, Hernandez, Machado — mais beaucoup d'éminents écrivains étrangers et parmi eux Hemingway, Malraux, Auden, Spender ; on y lut un discours de Bertold Brecht aux délégués [...] Un autre congrès international d'écrivains préparé par le Comité de Vigilance des Intellectuels antifascistes, se tint à Valence cette année-là. Les principaux orateurs en furent Julien Benda, André Chamson et Ilya Ehrenbourg. La ville choisie comme lieu de rencontre pour ce congrès démontrait à l'évidence que l'Espagne était au centre des préoccupations du Comité » (3). Nous aurons à revenir sur la cause de ces erreurs, ainsi que sur l'interprétation donnée à l'événement.

Quant à tel autre de ses confrères, apparemment mieux informé, une affiliation hâtive de Malraux au Parti communiste ainsi qu'un ton de raillerie s'exerçant à l'encontre des intellectuels français se livrant « à leur exercice familial qui consistait à engager leurs sentiments et leur conscience au-delà des frontières » (4) ne laissent pas de nous inquiéter sur la sérénité de l'historien. Il est vrai que la tâche de ce dernier apparaîtra d'autant moins aisée quand on verra un vieux militant de l'organisation promotrice de ce Congrès en omettre toute relation dans ses souvenirs (5). Devant de

telles incertitudes, il apparaîtra d'autant plus urgent de préciser la nature et les circonstances de cet événement majeur de l'année 1937 où se trouvèrent impliqués les plus grands noms de la littérature universelle.

Au vrai, cette promotion d'une assemblée d'écrivains au statut d'événement historique ne nous semble légitime que dans la mesure où nous pressentons qu'elle cristallisa les préoccupations, les obsessions ou même les velléités d'une génération d'artistes soudain aux prises avec la réalité rugueuse des faits et qu'elle marque un moment essentiel dans leur évolution, parfois même une volte-face par rapport à leur production antérieure. Soyons clairs ; il n'est pas question, dans cet article, d'examiner l'impact qu'eut la guerre civile espagnole sur des écrivains comme Bernanos, Sartre, Malraux, etc. ni d'analyser la littérature qu'elle suscita. Outre le fait que ces sujets ont déjà été traités (6), ils relèvent d'une méthodologie et de préoccupations bien différentes de notre propos qui se limite à considérer le phénomène historique par lequel, à l'occasion d'un événement déterminant, l'écrivain se situe par rapport à son milieu d'origine et à son époque, déclare adhérer aux luttes révolutionnaires en impulsant un mouvement d'identification de l'intelligentsia à la classe prolétarienne.

Cette démarche, faite de renoncements, d'hésitations, d'angoisses, voire de contradictions, ne laisse pas de nous questionner comme elle a préoccupé tous les participants de ce Congrès dont nous allons brièvement retracer l'histoire.

HISTORIQUE.

Si le premier Congrès International des Écrivains, qui se tint à Paris en 1935, est relativement connu, du fait surtout de la polémique avec le groupe surréaliste qui en marqua le déroulement ainsi que de l'émouvant suicide de René Crevel, indirectement lié, il n'en va pas exactement de même du second, prévu à Madrid deux ans après, à la requête de la délégation espagnole. Peut-être est-ce, comme le suggère malicieusement Ilya Ehrenbourg, dû au moins grand nombre de célébrités car « les bombes et les obus ne souriaient pas à tout le monde » (7), ou encore parce qu'il est généralement tenu pour une activité propre au Parti Communiste, ou, plus probablement, parce qu'il semble négligeable au regard des faits qui se succédèrent en Espagne dans le même temps : destruction de Guernica par l'aviation allemande le 26 avril 1937 ; incidents de mai à Barcelone visant à éliminer les Anarchistes et Communistes d'opposition du P.O.U.M. et assassinat d'Andrés Nin, le tout conclu par la démission du gouvernement Largo Caballero ; enfin offensive de Brunete,

sur le front ouest de Madrid, le 6 juillet, le jour même où le Congrès se transportait dans la capitale.

Choisi dès le premier congrès, le lieu du second fut confirmé lors d'une réunion des secrétaires nationaux de l'Association Internationale des Écrivains tenue à Londres en juin 1936, sur les instances de l'écrivain catholique espagnol, José Bergamin. Il est vrai que les généraux Queipo de Llano, Mola, Franco, n'étaient pas, alors, entrés en rébellion contre la République. Toutefois, le lieu des prochaines assises ne fut pas modifié après le pronunciamiento et une première réunion du Comité d'organisation se tint à Madrid début octobre, qui déboucha sur un appel à l'intelligentsia contre l'intervention étrangère, signé de Bergamin, Machado, Alberti, etc. Avant d'établir la chronologie exacte du Congrès, et afin de lever toute équivoque, il convient de rappeler que son organisatrice, l'Association Internationale des écrivains pour la Défense de la Culture dont le siège était à Moscou, était formée des diverses associations nationales. Ainsi en France l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (A.E.A.R.) fondée en 1932 par Paul Vaillant-Couturier, qui prit en 1935 le titre de Comité pour la Défense de la Culture, y délégua-t-elle ses représentants (Julien Benda, André Malraux, André Chamson, Léon Mous-sinac, Claude Aveline, René Blech, Georges Pillement, Tristan Tzara, Georges Duthuit) au même titre que l'*Alianza de los Intelectuales Antifascistas* pour l'Espagne. Mais le Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes, de Langevin et Rivet, aussi proche fût-il, tant par ses buts que par sa composition, n'avait point à y figurer, n'étant pas membre de l'Association Internationale. Reconnaissons toutefois que la diversité des dénominations et des sigles, l'imbrication des différentes organisations voisines créées dans la mouvance du Parti Communiste, l'absence ou l'éparpillement des archives relatives à ces manifestations, facilitent la confusion. Pour notre part, outre les ouvrages déjà cités, nous avons consulté la presse française de l'époque, particulièrement l'hebdomadaire *Vendredi*, fondé par André Chamson, Jean Guéhenno et Andrée Viollis dans la foulée du Front Populaire et le « grand quotidien d'information indépendant » (tel est son sous-titre), *Ce soir*, le plus documenté et le plus illustré à ce sujet. Mis à part les revues dont nous ferons état ci-dessous, notre principale source d'information est *Commune*, organe du Comité de Défense de la Culture, qui publia les actes de ce congrès dans ses nos 48 et 49, d'août et septembre 1937 ; accessoirement *Europe*, reprenant le discours de Jean-Richard Bloch (n° 176, août 1937) et *La littérature internationale*, n° 9 ; cette publication mensuelle des éditions littéraires d'État de Moscou tire les conclusions du Congrès et reproduit l'allocution de Mikhaïl Koltzov, le correspondant de *La Pravda*, dont on dit qu'il était aussi en liaison directe

avec le chef du parti soviétique (le même texte se trouve dans *Commune*). Mais toutes les interventions n'ont pas été reprises dans ces différentes publications et, faute d'avoir eu en mains les archives du Congrès, nous avons tout de même pu trouver à la bibliothèque de l'Institut Maurice Thorez, à Paris un dossier ayant vraisemblablement appartenu à Paul Vaillant-Couturier, comprenant les interventions et messages prononcés lors des séances terminales du Congrès de Paris.

Ces divers documents nous permettent de suivre presque quotidiennement le déroulement de ce Congrès qui durant quinze jours réunit deux cents délégués de vingt-huit pays, tant à Valence et Madrid qu'à Paris où sur les instances de Jean-Richard Bloch et d'Aragon (retenus en France) il se clôtura.

Les congressistes, du moins ceux qui avaient obtenu un passeport de leurs pays respectifs, furent d'abord reçus à Barcelone le 2 juillet au soir, mais l'ouverture du Congrès était fixée le lendemain à Valence, où se trouvait le siège du gouvernement républicain, avec la présence effective du Président Manuel Azana. Notons, pour mémoire, l'ordre du jour de ce Congrès, dont on verra qu'il fut très vite négligé : « Le rôle de l'écrivain dans la société : unité de la pensée ; Individus, Humanisme ; Nation et Culture ; le problème de la littérature espagnole, création ; littérature ; Aide aux écrivains espagnols républicains. » A Valence donc, le Président du Conseil Juan Negrin accueillit les délégués en mettant d'emblée l'accent sur leur rôle de messagers et de témoins ;

... c'est parce que, avec la liberté, sont menacées les valeurs universelles de la culture que cette assemblée universelle d'écrivains, à Valence puis à Madrid, prend tout son sens. En prenant parti pour la vérité et la justice, ils remplissent leur rôle de clercs. (*Vendredi*, 9.7.37, p. 2).

Ce qui frappe, dans les discours des hommes politiques espagnols, c'est la conscience qu'ils avaient, en combattant, de défendre l'humanisme et la culture, thèmes vigoureusement repris par le Ministre Alvarez del Vayo. En soirée, un festival de théâtre eut lieu, en hommage au poète assassiné, F.G. Lorca. Puis les congressistes furent menés le lendemain à Madrid, où ils furent reçus par son défenseur, le Général Miaja. Ils tinrent séance dans Madrid bombardée le 6 et le 7 après-midi, l'intervalle étant consacré, ainsi que les journées suivantes, à des visites du Front, où l'offensive venait de reprendre. C'est de là que quarante-six d'entre eux signèrent le message suivant. (*Vendredi*, 16.7.37, p. 1) :

Madrid, 6 juillet 1937. De cette terre d'Espagne, antique patrie de toutes les valeurs de culture et de beauté, aujourd'hui ravagée par la guerre et la barbarie fascistes, les écrivains rassemblés pour la défense de la culture et de la dignité humaine, demandent à leurs amis de France,

et en particulier aux rédacteurs du journal *Vendredi*, de redoubler d'efforts dans la lutte qu'ils ont entreprise pour faire éclater la vérité et reconnaître la justice.

Retournant à Valence puis à Barcelone, le congrès acheva ses travaux à Paris les 7 et 8 juillet au théâtre de la Porte Saint-Martin sous la présidence d'Heinrich Mann puis d'Aragon ; les discours étant entrecoupés de visites de délégations d'ouvriers, de marins (ceux du *Trégastel*, navire transportant des réfugiés espagnols), d'étudiants. Pour traduire l'atmosphère de ces séances, on ne peut que citer le témoignage d'un journaliste anonyme :

... Les moments d'émotion ne manquèrent pas : ce fut l'apparition d'une jeune femme pâle, M^{me} Maddalena, dont le mari est dans les prisons de Hitler, et qui vint saluer le congrès pour ceux qui pareils, aux héros du *Temps du mépris* comptent dans leur cachot les longues heures du fascisme. Ce fut l'extraordinaire discours courageux de M. Julien Benda qui souleva la salle entière. Ce fut l'hommage de toute la salle aux écrivains soviétiques Alexis Tolstoï, V. Vichnevski et Ilya Ehrenbourg. La voix de l'Afrique du Nord retentissait avec les sonorités nobles de la langue arabe quand le professeur Fodil Ourtoueli apporta le message du grand lettré Abd-el-Hamid ben Baddis, l'une des grandes figures de la civilisation musulmane. Et enfin l'intervention brève d'un jeune homme de couleur, modeste et comme étonné par les lumières : l'excellent écrivain Jacques Roumain, récemment sorti des prisons d'Haïti où il a séjourné 21 mois (*Ce Soir*, 19.7.37, p. 5).

Si les intonations aragonesques de ce récit paraissent trop exaltées, du moins pourra-t-on prêter attention aux propos mesurés de René Lalou qui, dans *Les Nouvelles Littéraires* retrace une atmosphère semblable en ajoutant :

Du point de vue français, l'événement capital fut le discours de Julien Benda. Aux adversaires qui l'ont accusé de faire le jeu des communistes, il répondit avec une parfaite netteté : « Ce n'est pas moi le responsable, c'est cette bourgeoisie soi-disant démocratique [...] qui, depuis 50 ans, ne cesse de trahir les valeurs de justice et de liberté qu'elle aurait dû défendre. Ceux qui tiennent à ces idéaux sont bien obligés de communier avec les partis avancés qui sont les seuls aujourd'hui à les soutenir.

Bien qu'il parlât en son nom personnel, Benda définissait ainsi la position d'un bon nombre d'indépendants « de gauche ». Rien, chez eux, de ce mysticisme qui provoqua, entre André Gide et les communistes, une si tragique « comédie des erreurs ». Comme Benda, ils font appel à l'intelligence, parce qu'« elle ne permet aucun malentendu ». Et de conclure :

Tristesse et confiance, disais-je. Tant de douleurs et de sacrifices qui n'étaient point nécessaires au progrès de l'humanité, cela justifiait bien la tristesse. Mais nulle force ne saurait, au xx^e siècle, bafouer longtemps la Justice. Voilà pourquoi le Congrès des Écrivains s'est achevé sur un grand cri d'espérance. (*Les Nouvelles Littéraires*, 24.7.1937, p. 8).

Dans leur résolution finale, les congressistes s'engageaient à défendre la culture contre son « ennemi principal, le fas-

cisme », ainsi qu'à militer en faveur de l'Espagne républicaine, sûrs qu'ils étaient de sa victoire. Ils s'adressaient solennellement « à tous les écrivains du monde entier, à tous ceux qui croient profondément et honnêtement à leur mission humaine, à l'efficacité de l'expression écrite », en les invitant « à prendre sans tarder position devant la menace qui pèse sur la culture et l'humanité ».

Les assises parisiennes rendant à leur tour hommage à Lorca furent suivies d'un gala artistique animé en particulier par une troupe de danseurs noirs américains. Une photographie, insérée dans *Ce soir* (20.7.37, p. 8) montre Desnos, Tzara, Langston Hughes, Nicolas Guillén, Strati Tzirkis et Carlos Pellicer prêtant le serment, lu par Aragon, de lutter contre l'oppression et la tyrannie.

A la suite de son intervention, Julien Benda fut convié à donner ses impressions sur son voyage dans *Ce Soir* sous le titre « Dix jours en Espagne » (20.7.37) alors qu'André Chamson, qui avait été le rapporteur à Paris du Congrès, publiait dans *Vendredi* son « Retour d'Espagne — Rien qu'un témoignage » (23.7.37), un texte chaleureux et émouvant, propre à rallier les indécis, qu'il devait reprendre en volume la même année (8), où, au demeurant, le Congrès est mentionné comme un fait allant de soi, tenu à Madrid selon les engagements antérieurs.

A lire la presse de l'époque, il apparaît que, par les prises de position d'André Malraux et de Julien Benda en particulier, l'événement eut un écho considérable. Le Congrès avait atteint ses buts pour trois raisons au moins. En premier lieu, en réunissant des écrivains d'opinions et de conditions diverses, catholiques ou communistes, exilés Allemands ou Italiens, unis par le sentiment commun de défendre avec leurs propres moyens d'expression une cause urgente. En posant, en second lieu, un geste important en faveur de l'Espagne républicaine dont on reconnaissait ainsi la légitimité : aussi symbolique soit-il, le déplacement de ces intellectuels dans une ville assiégée, quotidiennement bombardée, ne semble pas mériter les railleries des historiens (9). Enfin, pour le gouvernement espagnol, l'opération était rentable sur le plan de l'opinion publique puisque tous ces écrivains allaient pouvoir témoigner de sa volonté de victoire, ce qui n'était pas négligeable au moment où l'Angleterre s'appêtait à reconnaître à Franco les « droits de belligérant ». De fait, tous allaient pouvoir reprendre et amplifier les protestations et mises en garde d'un Mauriac après Guernica (*Le Figaro*, 17.6.37) ou d'un Jacques Maritain s'élevant — déjà — contre le mythe d'une guerre sainte :

Qu'on tue, si on croit devoir tuer, au nom de l'ordre social ou de la nation : cela est déjà assez horrible ; qu'on ne tue pas au nom du Christ Roi, qui n'est pas un chef de guerre, mais un Roi de grâce et de charité... (*N.R.F.*, 1.7.37).

Peut-être ce congrès n'aura-t-il pas été suivi d'effet immédiat. Peut-être pourra-t-on dire qu'il a été contredit par les faits et que les écrivains n'auront jamais été tant privés de la liberté d'écrire que durant les années suivantes où la tenue d'assises semblables ne fut même pas envisagée, tant il est fréquent que la plume le cède aux armes. Du moins aura-t-il posé quelques jalons pour l'avenir, qu'il nous faut maintenant examiner à travers les discours des participants.

CONTENU DU FAIT LITTÉRAIRE.

Les théories de l'énonciation l'ont amplement montré, sans qu'il soit nécessaire d'y revenir ici : la nature du sujet parlant et le lieu d'où il émet sont aussi importants que son discours. C'est pourquoi on ne saurait trop insister sur le fait que, lorsqu'ils intervenaient, les orateurs se présentaient comme catholiques (Bergamin, J. Brouwer, C. Pellicer...) noirs (Langston Hughes, Nicolas Guillén, J. Roumain, L.G. Damas) ou encore pacifistes (André Chamson), intellectuels épris de justice (Júlien Benda), exilés (Heinrich Mann, Bertold Brecht, W. Bredel, Lion Feuchtwanger, A. Domini...), citoyens de pays neutres comme N. Grieg (Norvège) et Andersen Nexø (Danemark); combattants des Brigades Internationales comme Ludwig Renn, Gustaw Regler, André Malraux (dont l'escadrille avait été récemment intégrée à l'aviation républicaine), communistes (M. Koltsov, Vichnievsky, Vaillant-Couturier, Aragon, etc.). L'un d'entre eux, l'Américain Malcolm Cowley, montre bien comment le lieu d'où l'on parle conditionne toute parole, toute réflexion : il aurait aimé traiter de problèmes spécifiquement littéraires comme le nationalisme en littérature, la littérature prolétarienne, le rôle de la critique etc., mais tous ces débats lui semblent reportés car, dit-il,

aujourd'hui, ici, à Valence, il m'est impossible de parler de ce que j'avais pensé écrire à New York. Ici, à Valence, mon attention est tout entière absorbée par la guerre contre le fascisme espagnol, allemand, italien, international (10).

Les organisateurs ont si bien saisi cet effet de diffraction qu'ils ont conduit le congrès à Paris, non pas pour le ramener à des sujets plus littéraires, mais pour qu'il puisse servir de chambre d'écho au témoignage que chacun rapportait sur l'Espagne.

Cependant tout débat sur la culture ne fut pas repoussé au profit du reportage. Très finement, José Bergamin montra que la culture n'était pas un problème mais une question, une manière de poser la question fondamentale ; « d'être ou ne pas être devant la mort, d'être ou non, plus puissant,

plus fort que la mort ». Analysant la réponse de la littérature espagnole à cette interrogation, il signale qu'elle résulte d'une « mystérieuse communion de l'homme, par son sang, avec le peuple » et qu'en somme elle représente la pensée populaire de l'Espagne : « Et cet être ou n'être pas populaire fut et continue d'être la question palpitante de toute la culture espagnole » (p. 9). L'existence de l'homme espagnol étant mise en cause, il est clair que c'est la littérature, sa culture qui sont attaquées, mais se référant à son passé, particulièrement au personnage emblématique du Quichotte, il se sait voué à la solitude mais non à l'isolement car « la solitude est plénitude de communion et de communication humaine » (p. 12).

De la même façon, s'interrogeant sur le contenu passionné et contradictoire de la culture espagnole, l'un de nos meilleurs hispanistes, Jean Cassou, constate qu'il éclate dans la révolution populaire où il revêt désormais valeur universelle :

Puisqu'à présent la misère espagnole est devenue représentation de la misère du prolétariat universel et puisqu'à présent le peuple espagnol est devenu porteur des espoirs et des chances de tous les peuples de l'univers (12).

De là que l'interrogation pour la survie de la culture ne soit pas spécifiquement nationale car, selon Ramon Sender :

En fin de compte, la culture n'est pas autre chose que l'expression la plus haute de la dignité des hommes (13).

Comme pour lui faire écho, l'essayiste Elie Faure, souffrant déjà du mal qui devait l'emporter, adressera sous forme de message cette ultime définition : « La culture est un poème élaboré par le peuple et transcrit dans la matière par l'artiste ou l'écrivain » (14) qui, en assignant au peuple et à l'artiste leur rôle respectif dans la constitution du patrimoine universel, a le mérite de les rendre consubstantiels, réduisant ainsi à néant les éternels débats sur l'origine des chansons de geste par exemple. C'est dire aussi que la tâche de l'écrivain est d'être à l'écoute, à la disposition de son peuple.

Ce thème du rôle de l'écrivain, l'un des rares inscrits à l'ordre du jour qui ait été traité par les congressistes, fait l'objet de plusieurs mises au point. Pour le soviétique Mikhaïl Koltsov, il est des plus variables et dépend du caractère particulier de leur production, qui n'est pas assimilable à un quelconque objet matériel. Cependant, un tel point de vue ne saurait légitimer la « théorie de l'expression » selon laquelle l'office de l'écrivain est d'exprimer au mieux son moi intime. Reprenant une conception du réalisme-socialiste, formulée par Jdanov au premier Congrès des Écrivains de l'U.R.S.S., il affirme :

Nos sentiments et nos penchants d'écrivains ne naissent pas au fond de nous, mais expriment l'état d'esprit des peuples et des classes, leurs aspirations et leurs espoirs, leur désillusion et leur courroux (15).

Devant l'urgence de la question posée par le peuple espagnol, il envisage trois attitudes possibles : se battre dans ses rangs en renonçant à l'écriture — venir pour témoigner et combattre — enfin prendre part à la lutte en qualité d'écrivain, donc avec sa seule plume. Il évoque à cet égard l'exemple de Renn, commissaire politique d'une Brigade Internationale, et de Malraux commandant une escadrille de volontaires, en rappelant que le livre de l'un, *Après guerre*, circule en Allemagne « comme un fruit défendu », et que l'autre prépare un roman antifasciste ; mais, poursuit-il « pour aider ce peuple, il n'est nullement besoin de se battre sur le front, ni même de venir en Espagne », considérant que la lutte pour la culture doit se développer partout dans le monde. La seule condition, à ses yeux, est que l'écrivain fasse connaître son camp. Thèse qui sera nuancée par Vaillant-Couturier : en proclamant l'individu, en défendant l'humanisme, on ne saurait se satisfaire d'une « vulgaire littérature de propagande » (16). Le Congrès risquait de se damner dans la voie des bonnes intentions puisque Spender, reprenant la parole à Paris après Madrid, le mit en garde contre la mauvaise poésie héroïque :

La poésie médiocre traduit l'état d'esprit convenable à la lutte en temps de guerre, au développement de la propagande, mais non pas à une œuvre de littérature. La bonne poésie ne réfléchit pas le calme et l'héroïsme que d'autres ont appris par l'expérience, elle s'imprègne de la nature même de cette expérience (17).

Rares étaient, en effet, les orateurs cherchant à définir l'esthétique des œuvres répondant à leur engagement, à leur expérience nouvelle au sein du prolétariat. Seul Aragon, reprenant une théorie longuement argumentée au cours du précédent congrès, plaide pour le réalisme dans l'art, annonçant que sa grande heure avait sonné :

Voilà pourquoi je vous dis que votre réunion n'a aucun sens et qu'elle est une dérision pitoyable si elle n'est pas le pas essentiel que vous faites tous, conscients ou non, vers la réalité à laquelle il est grand temps de restituer sa place souveraine dans vos écrits pleins de retours, de subterfuges et de repentirs (18).

Le ton de cette dernière phrase montre qu'il ne se faisait guère d'illusion sur l'orientation artistique de ses confrères. À l'exception des écrivains soviétiques et de leurs épigones, les autres envisageaient surtout le devoir moral de l'intellectuel, sincère, intransigeant (Brouwer), assumant sa pleine fonction de clerc, dira Benda, en défendant « sa volonté de justice » (19), à l'instar de Zola ou d'Anatole France, en souscrivant à « la doctrine républicaine lorsqu'elle pro-

clame les droits de l'homme et de même les droits de l'esprit... » Poussant la logique de son raisonnement, et pour répondre à ses détracteurs qui lui reprochaient de faire le jeu des communistes, celui-ci n'hésita pas à donner son appui au seul parti soutenant les principes de justice, de liberté et de démocratie auxquels il était attaché. Cette proclamation eut un écho d'autant plus grand que le penseur français venait ainsi relayer Gide dans les rangs des « compagnons de route » du P.C.F., on verra ci-dessous dans quelles conditions.

Voisine de cette position morale est celle de Tristan Tzara repérant un double mouvement chez l'écrivain qui doit prendre conscience, pour lui-même, de sa responsabilité et en même temps, éveiller la conscience révolutionnaire du lecteur. Comme Lénine, il sait que l'écrivain n'appartient généralement pas à la classe ouvrière, mais qu'il doit la rejoindre pour l'éclairer : « les masses sont flottantes, le rôle de l'écrivain est énorme dans la bataille qu'il doit livrer pour briser leur indifférence » (20) et, ce faisant, trouver une solution à ses propres conflits intérieurs.

Moins subtilement, d'autres pensent qu'il leur faut avant tout éclairer l'opinion mondiale sur les procédés du fascisme, d'Hitler en particulier (Willy Bredel), qu'ils doivent expliquer l'absurdité du pacifisme dans les circonstances présentes et dénoncer la tartufferie d'une politique de non-intervention. « Laisser faire la guerre en Espagne, c'est laisser faire la guerre en Europe », prophétise André Chamson, dont la position est d'autant plus émouvante qu'elle est un renoncement à ses convictions antérieures. Mais les moyens de l'esprit ne suffisent plus pour défendre la culture, il arrive un moment où il faut recourir aux armes matérielles, conclut pour sa part Brecht (21).

Ici se pose, avec acuité, le problème de l'efficacité de la parole ou, comme dirait J.P. Faye, de « l'effet de récit » (22). Certes, le mot « chien » n'a jamais mordu personne, dit-on, mais si je dis à un chien bien dressé « mords-le », mon opposant risque bien de ressentir les effets cuisants d'un tel message. C'est un phénomène de ce genre que Nordhal Grieg s'efforce de définir lorsqu'il évoque la guerre par haut-parleurs que livraient les Italiens de la Brigade Garibaldi à leurs compatriotes enrôlés sous l'uniforme fasciste. « Là, le mot est devenu action », dit-il (23). Pour que l'écrivain joue un rôle efficace, il faut que son message atteigne le destinataire, c'est-à-dire les masses qui feront pression sur leurs gouvernements pour rejeter la politique de non-intervention, par exemple en mobilisant les dockers de tous les pays, afin de généraliser le blocus des navires franquistes. On pourrait croire que Ludwig Renn a, pour sa part, renoncé à sa plume en prenant le commandement d'une Brigade Internationale pour « faire de l'histoire ». Son intervention

montre qu'il n'en est rien « au contraire : pour notre cause, le fusil ne doit pas lutter seul, il faut combattre aussi par la parole et par l'écrit » (24). Et l'anecdote, rapportée par Ehrenbourg et J.R. Bloch qui le présente à la tête de ses hommes, chargeant avec un crayon, est significative de cette complémentarité de la pensée et de l'action, car pour lui la guerre « n'est pas une fin en soi, mais quelque chose qui doit être dépassé ». S'il ne suffit pas de dénoncer pour vaincre le fascisme, comme le répètent tour à tour V. Vichnevsky et Claude Aveline, le processus ne pourra être mené à son terme qu'en donnant aux mots leur spécification exacte, affirme José Bergamin dans son discours parisien.

Au vrai, le thème récurrent de toutes les interventions, le seul qui fasse l'unanimité, est celui de la *solidarité*, envisagée à plusieurs niveaux. Solidarité des écrivains entre eux, pense d'abord le président de ce congrès, Andersen Nexö ; insuffisante aux yeux de Pablo Neruda qui, faisant écho à une formule célèbre, proclame : *Ecrivains de tous les pays, unissez-vous aux peuples de tous les pays* (25). Et chacun des orateurs d'en témoigner, du moins d'en dire la nécessité. C'est l'Argentin Raúl Gonzales Tuñon qui exprime le mieux l'interdépendance du monde hispanique (dont un seul pays, le Mexique, apporta son concours aux Républicains). Mais la solidarité ne saurait se borner à une communauté linguistique ou historique : elle est le fait de tous ceux qui éprouvent une identité de destin, de tous les êtres qui, dit Malraux, refusent l'humiliation (26). A son habitude, il allègue des scènes symboliques (dont au moins l'une d'entre elles trouvera place dans *L'Espoir*) : celle de cet ouvrier canadien, sans parti, sans conviction politique qui, lors d'une collecte pour l'Espagne, mit sur le plateau la seule chose qu'il possédait, une très belle montre, disant :

J'ai compris qu'il y avait des hommes qui s'étaient révoltés pour que les gens comme moi, les pauvres dans le monde entier, ne puissent continuer à être humiliés et qu'il y avait des hommes, quelle que soit leur opinion politique, qui se battent actuellement pour qu'on cesse d'avoir le droit de mépriser les hommes et qu'on puisse leur faire confiance. Et cette chose si simple est la chose la plus importante de ma vie [...] ;

ou encore sa découverte des bombes sabotées par les ouvriers allemands, etc. Une telle solidarité a pour noms communion et fraternité dit Heinrich Mann, universalité, dit le poète afro-cubain Nicolas Guillén, adhérent à la cause de l'Espagne républicaine comme écrivain, comme Cubain et comme Noir.

Au niveau de l'assemblée, la solidarité s'exprime par une accumulation de témoignages réciproques, en vertu de l'axiome posé initialement par Malcolm Cowley : « Camarades espagnols, nous sommes venus ici, nous tous, non pour éclairer, mais pour être éclairés ; non pour enseigner mais pour apprendre. » Le tableau que Chamson, Spender,

N. Guillén, Claude Aveline, Bergamin, Alexis Tolstoï ou Ehrenbourg brossent de la résistance madrilène, de la combativité des troupes, du courage des Internationaux, de la placidité des réfugiés, du calme et de l'animation quotidienne de la capitale, ne devait pas apporter d'informations nouvelles aux délégués, mais il procurait une image non conventionnelle de l'Espagne investie ; en ce sens il était un acte positif, une riposte à la propagande franquiste qui insistait sur le désordre et l'anarchie. Là encore, il convient de distinguer entre destinataire apparent et destinataire réel du message. L'énoncé s'adresse aux écrivains, à l'auditoire du front populaire présent dans la salle, en fait il est dirigé vers l'opinion publique internationale. Inversement, le témoignage qu'Anglais, Américains, Allemands, Italiens apportent sur leurs pays respectifs tend non seulement à rétablir une certaine vérité sur leur état d'esprit réel, mais surtout à faire comprendre aux Espagnols combien leur lutte est exemplaire, combien elle anticipe sur l'avenir de l'Europe. A cet égard, les analyses de Brecht pour l'Allemagne hitlérienne, de Donini pour l'Italie mussolinienne seraient à citer intégralement, pour leur rigueur, au même titre que la présentation par Langston Hughes du racisme vécu aux U.S.A.

Sur tous ces points, l'information réciproque que se donnaient les écrivains ne pouvait que renforcer leurs convictions et leur détermination. Il en est un cependant qui n'eut pas l'assentiment collectif : celui qui a trait à la condamnation simultanée de Gide et des trotskystes. Les écrivains soviétiques donnèrent le ton :

En publiant son libelle de fangeuse calomnie contre l'Union soviétique, cet auteur [André Gide] a essayé de conserver l'apparence de la neutralité et a espéré rester dans le milieu des écrivains de « gauche ». En vain...

proclame Koltsov (27) qui, du même mouvement approuve son gouvernement d'avoir ouvert les procès de Moscou :

C'est une affaire d'honneur pour les écrivains soviétiques d'être aux premiers rangs de la lutte contre les traîtres et les espions, contre tous les attentats à la liberté et à l'indépendance de notre peuple.

L'argumentation est sommaire : si l'on avait éliminé Franco avant la rébellion, il n'y aurait pas eu de guerre civile, donc Staline a raison de prendre les devants... Et le réalisateur des *Marins de Cronstadt*, le cinéaste Vichnevsky, lequel n'allait pas tarder à être lui-même pris dans l'engrenage, félicitait son pays de savoir « écraser les poux » (28) et d'avoir détruit les bandes des trotskystes et de Toukachevski. Bon élève, Aragon reprend la diatribe :

le clerc qui trahit est celui qui sert quelques-uns contre le peuple par l'habileté qu'il a acquise à manier les idées et les mots. J'ai nommé André Gide (29).

Si les propos des communistes se conçoivent, dans le contexte de l'époque, on comprend moins l'allusion d'un R.G. Tuffon :

... Une certaine plume, toute magistrale qu'elle soit, se déshonore en attaquant l'Union soviétique, car attaquer l'Union soviétique c'est attaquer l'Espagne et servir le fascisme international (30).

et encore moins la réaction de José Bergamin, publiée dans *Ce Soir* (13.7.37) pour lui donner plus grand retentissement :

Durant la tenue de ce congrès, nous est parvenu un livre que je qualifierai à la fois d'insignifiant et d'extrêmement significatif. Ce livre est celui qu'André Gide consacre au développement de son ouvrage *Retour d'URSS...*

La seule explication que nous puissions donner à cette absence de lucidité et à cette inclination devant les procédures stalinienne de la part d'une telle conscience est que l'U.R.S.S. étant le seul grand pays à soutenir l'Espagne solitaire, il ne fallait pas lui faire injure en signalant ses erreurs ni même en protestant contre les crimes de ses dirigeants. Au reste, Gide n'avait pas manqué de se déclarer formellement :

De tout mon cœur, puisqu'il faut opter et sans balancer, avec l'admirable peuple espagnol, avec Madrid contre les intérêts des grands d'Espagne, contre la junte de Burgos. (*Vendredi*, 22.1.37).

Mais le leitmotiv des écrivains soviétiques ne passa pas inaperçu aux yeux des espagnols qui, raconte Ehrenbourg, s'en vinrent le trouver :

Nous croyions que chez vous, vingt ans après la révolution, les généraux marchaient avec le peuple et maintenant nous voyons que chez vous ou chez nous c'est pareil...

« Je m'efforçais de calmer les Espagnols, encore que je ne compris rien moi-même. Si je ne me trompe, A.L. Barto, qui parlait des enfants soviétiques, fut la seule à ne pas citer Toukatchevski et Iakiré. Les autres répétaient en haussant les voix que certains ennemis du peuple « avaient été anéantis et que le même sort attendait les autres ». Je tentai de demander à nos délégués pourquoi ils traitaient ce sujet à un congrès d'écrivains et surtout à Madrid. Aucun ne répondit. Seul Koltsov nasilla :

— Il le faut bien ; et vous, vous feriez mieux de ne pas poser trop de questions... » (31). N'ayant pu retrouver le discours qu'il prononça à Madrid (son intervention parisienne n'y fait effectivement aucune référence), nous ne saurions dire si le « fou de Lénine » était aussi « innocent » qu'il le prétend dans ses mémoires. Ce qui est sûr, c'est que plusieurs, comme Benda, trouvèrent que ces deux sujets n'avaient pas leur place au congrès. Souvent véhémement et savamment

amplifiée dans la presse, la condamnation de Gide, l'approbation des procès staliniens, ne déboucha pas sur une résolution précise du congrès, ce qui tendrait à montrer que les communistes n'y faisaient point l'unanimité, sauf contre le fascisme.

Encore faut-il constater que ni le processus de fascisation des démocraties, ni la réplique que peuvent y apporter les écrivains, n'ont été très développés. On peut alors se demander si, pour l'occasion, s'est forgé un type nouveau de discours, une rhétorique nouvelle rendant la parole plus efficace, plus déterminante, avec des orateurs tels que Malraux et Aragon, dont on sait la place qu'ils occuperont, par la suite, aux tribunes de la vie française.

Disons sans plus tarder que la réponse à cette question est négative, avec cependant quelques nuances dignes d'attention. Le discours littéraire a cédé la place à l'intervention politique. Un analyste de ce type d'énoncés trouverait certainement intérêt à relever les occurrences, emplois et significations de termes comme « camarades », « gauchisme » (au sens de catholique de gauche), « progressif » (là où nous dirions progressistes), « fasciste » ; il aurait aussi le plus grand profit à relever les chaînes de mots qui constituent la trame, en quelque sorte, des langages de front populaire : « l'héroïque peuple espagnol », « la lutte magnifique que le peuple espagnol soutient » ou, à l'inverse, « le joug des réactionnaires fascistes », « les dictatures fascistes », « le fascisme international », etc. Mais plus productif encore serait le relevé des images parsemant ces interventions (sans parler du stéréotype gestuel du salut populaire, le poing levé), comme ce curieux emploi de « chiens », désignant les rebelles, chez Malraux. Les images ici employées sont caractéristiques à la fois du style épique, soufflant nécessairement en présence d'assemblées nombreuses, et d'un certain ton populaire, familier, auquel on recourt devant les gens simples.

Ainsi les représentations qui sont données de Madrid comme un vieux soldat couvert de plaies (Vichnevsky), sentinelle du monde (Bergamin), creuset de l'unité nationale (Aveline).

Ainsi le conte d'Andersen Nexö parlant de Jean Le Fort :

C'est un homme qui travaille, travaille sans cesse pour un gnome. Mais un jour il se rend compte que le gnome s'enrichit de son travail sans que lui-même reçoive la moindre compensation, et il tue le gnome.

On imagine aisément la leçon qui peut en être tirée au profit de l'humanité et particulièrement du peuple espagnol.

L'image s'enfle en parabole, depuis la traditionnelle, relative à Jésus, fils de charpentier (Brouwer) jusqu'à celle, vécue par Spender, qui montre les enfants basques recueillis en Angleterre, détruisant tous les meubles de leur campement à la nouvelle de la chute de Bilbao, ou encore cette vision insolite de l'Espagne éternelle qu'eut J.-R. Bloch :

Monté sur un grand cheval maigre, un grand paysan de Castille, droit et ferme, s'avancait et, à côté de lui, sur un petit bourricot tout bas, son camarade, un gros pansu de son village avec un sac sur l'échine de l'âne allait tranquillement.

Reconnaissant des Français ces deux héros levèrent le poing...

Souvent la vigueur de la parole s'étaye par l'anaphore

Et à toi, noble et touchant peuple d'Espagne, à toi, chevalier ensanglanté de la triste figure, à toi notre admiration et notre amour, à toi nos pensées et nos forces (M. Koltsov).

Il est remarquable que ce lyrisme épique, abreuvé à la source vive de la réalité espagnole, ne débouche sur aucun effet facile, sur les accents claironnants des lendemains qui chantent. S'ils n'ont pas tous la sobriété d'un Renn :

« ...lutez par la plume et par la parole, chacun du mieux qu'il pourra. Mais lutez. Salut ! »

Ils quittent tous la tribune sur une formule concise, un serment d'action.

Aussi un texte comme celui que Bergamin prononça à Valence détonne-t-il par son caractère analytique. Avec ses nuances, son jeu sur les mots, ses références culturelles, sa tendance à généraliser la psychologie des peuples, son sentiment tragique et son aspect finalement très mesuré, il s'agit plutôt d'un *essai*, à la manière hispanique.

D'un autre côté, les témoignages, déjà signalés, frappent par leur simplicité, leur dénuement. Qu'ils aient la sécheresse du journalisme américain, façon Hemingway, ou le chaleureux lyrisme méditerranéen, ils touchent incontestablement, et les larmes percent à plusieurs reprises chez ces hommes mûris par la guerre : chez Nicolas Guillén rencontrant un enfant de 10 ans, ayant vu ses frères mitraillés sous ses yeux, émouvant dans sa détermination ; ou bien chez André Chamson, révolté par les blessures infligées aux innocents.

Il faut mettre à part le discours de Malraux, dont le symbolisme épique s'articule sur une série de scènes saisissantes, comme à Paris ce défilé du 1^{er} mai passant près d'une affiche espagnole présentant des enfants morts :

Lorsque les ouvriers arrivèrent devant, ils inclinèrent leurs drapeaux. Mais beaucoup d'autres suivaient portant leur enfant et ils inclinèrent leur enfant vivant d'un grand geste recueilli... (32).

Enfin, le discours d'Aragon annonce un style particulier, qui sera entendu par la poésie de la résistance, en préconisant une culture « nationale par la forme et socialiste par le contenu ». Seul devant ces congressistes tendus vers l'Espagne, il entonne un hymne à son pays :

Je te salue, ma France, pour cette lumière dans tes yeux qui ont vu tomber la Bastille, je te salue pour tes yeux venus du fond des âges et les tendres chansons qui soulèvent ton sein de froment et de lait... (33).

Paradoxalement, l'internationalisme prolétarien passe par un retour à la poésie nationale : l'exemple n'en sera pas abandonné de sitôt.

En définitive, ce n'est donc pas une leçon d'éloquence qu'il convient de tirer de ces journées ardentes consacrées par des écrivains à la question de leur existence. Mais l'événement revêt une importance qui dépasse le seul problème de l'expression.

SIGNIFICATION DU FAIT LITTÉRAIRE.

Certes, on peut, à bon droit, ressentir quelque amertume à constater la vanité des résolutions au regard de ce qu'il advint, par la suite, de chaque congressiste. Davantage, certains discours sont chargés d'ironie tragique, tel celui de Willy Bredel annonçant la constitution dans l'exil d'un front antifasciste devant s'implanter dans l'Allemagne nazie ! Il n'est pas impossible que l'occultation postérieure de ces importantes assises provienne d'un sentiment d'échec relatif ressenti par les participants, voire même de la honte de certains, dont Aragon a porté tout récemment témoignage, à l'évocation de cette année 1937, « celle des grands procès monstrueux que j'ai pourtant applaudis » dit-il (34), et aussi du Congrès qui engagea les intellectuels à bannir toute lucidité dans leurs diatribes contre les trotskystes et Gide.

Néanmoins l'événement revêt une signification importante aux yeux de l'historien, tant dans l'immédiat qu'à long terme.

C'est Aragon encore qui, dans sa présentation (non signée) des textes reproduits par *Commune*, en dégage les six éléments capitaux. Avec le second congrès de l'Association des Écrivains pour la Défense de la Culture, il apparaît qu'à l'appel de leurs pairs espagnols, les intellectuels, non contents de défendre leur quant-à-soi, passent collectivement à l'offensive en proclamant l'inviolabilité de la liberté, une et indivisible. Réunis sur le sol de la République espagnole, ils témoignent de la vivacité d'une culture dont on voulait faire croire qu'elle s'était inclinée devant le cri de la Légion Étrangère : « Vive la mort ». En outre, la présence des plus grands écrivains à ce congrès démontrait, s'il en était besoin, qu'à l'exemple de Miguel de Unamuno, nul ne pouvait plus prendre le parti des rebelles à qui celui-ci déclarait :

Vous vaincrez parce que vous possédez plus de force brutale qu'il ne vous en faut, mais vous ne convaincrez pas. Car pour convaincre il vous faudrait avoir ce qui vous manque, la raison, et le droit dans la lutte.

Et puisque ces mots furent prononcés le 12 octobre, jour de la « Fête de la Race », qui réunit traditionnellement dans une même ferveur toute l'hispanité, c'est ici l'occasion de remarquer combien les écrivains d'Amérique latine sont venus nombreux et en dépit de leurs gouvernements respectifs, prouver leur solidarité avec leurs compagnons madrilènes, eux qui n'avaient pris aucune part aux travaux du précédent congrès, à Paris. Et c'est aussi à juste titre qu'Aragon, signalant la représentation importante des écrivains de couleur, peut dire :

Ce qui est raison de dédain et d'injures de la part de ceux qui ne trouvent bon l'appel aux Marocains et aux Sénégalais que pour tirer sur des Espagnols et des Français, peut être considéré par les esprits éclairés comme l'un des grands succès du deuxième congrès (35).

Ainsi l'Association étendait son audience à de nouveaux continents et s'ouvrait à des cultures traditionnellement considérées comme minoritaires. Mais plus encore, elle donnait l'occasion aux « représentants des peuples actuellement opprimés par le fascisme » (36) de s'exprimer publiquement et, là encore, d'affirmer leur vitalité, leur courage, et de faire part de leur expérience.

Si Aragon, alléguant l'intervention madrilène de Bergamin au sujet de Gide, en prend malencontreusement prétexte pour souligner « l'unité de front de la culture », force est de constater cependant que ces assises réussirent l'amalgame, vainement tenté auparavant, des écrivains communistes, socialistes, radicaux et catholiques. Au moment où, en France, la ferveur du Front Populaire finissait de s'exalter, une telle rencontre ne manquait pas d'intérêt, avivée qu'elle était par l'exemple de la milice populaire espagnole, en voie d'unification. Enfin, et c'est la sixième leçon qu'en tire Aragon, le déplacement du Congrès à Paris, les liens qui y furent noués, ont fait de l'Association des écrivains « le centre de ralliement des traditions et de l'invention françaises, le bastion de la culture et de la liberté » (37). C'est dire, une fois de plus, combien l'alliance y fut envisagée sur de larges bases, prenant en compte les questions idéologiques plus que les tendances esthétiques.

De fait, la signification immédiate du Congrès a été indiquée sur le vif par les journalistes de l'époque : l'intelligentsia internationale, pour la première fois peut-être dans l'histoire de la république des lettres, s'y était sentie mobilisée pour une cause dépassant l'intérêt propre de chacun, au nom de la justice et de la liberté, comme l'indiquait fortement Julien Benda. Qu'on y songe : l'Affaire Dreyfus n'a jamais concerné qu'une poignée d'écrivains français ; et la défense de Sacco et Vanzetti (dont les États-Unis ont récemment reconnu l'innocence) qui fut sans doute le premier mouvement *inter-*

national de protestation, est passée par les syndicats et les partis politiques plus que par les écrivains. En outre, ceux-ci ne se contentaient pas d'écrire, ils se déplaçaient pour affirmer leur solidarité. Leur action allait se prolonger dans plusieurs comités de propagande à Paris, Valence, etc. et surtout dans des œuvres romanesques, poétiques, des témoignages qui firent beaucoup pour forger l'image collective que nous avons désormais de la guerre d'Espagne.

De ces assises se dégageait l'urgence d'une solidarité des écrivains démocrates. Nombreux étaient ceux qui, à l'instar d'André Chamson ou d'Alexis Tolstoï, avaient compris, dès juillet 1937, que la guerre à laquelle ils assistaient n'était que la répétition générale de la prochaine guerre mondiale. De leur place, avec leurs moyens très mesurés, ils dénonçaient la montée du fascisme, sa volonté d'expansion en Europe avec Hitler et Mussolini, en Asie avec le Japon.

Mais, plus que ces déterminations de portée immédiate, il convient de dégager la signification d'ensemble que revêt une aussi exceptionnelle manifestation, sans pour autant négliger le rôle que lui attribuaient les instances communistes, et particulièrement l'Union des Écrivains soviétiques.

C'est de là, à propos de l'Espagne, que date, semble-t-il, la prise de conscience des écrivains, de leur responsabilité et de leur devoir face aux dénis de justice mondiaux. Ambrogio Donini en donne une idée sous forme d'apologue, faisant parler un combattant polonais des Brigades Internationales :

... Vous avez de lourdes obligations envers nous tous. Sais-tu que pour avoir appris à lire, à l'âge de douze ans, j'ai passé presque le tiers de ma vie dans les prisons? En Pologne, en Autriche, en France, même après mai 1936, traqué, expulsé, persécuté. Et je suis venu ici, en Espagne, camarade, parce que j'ai compris l'été dernier qu'on lutte ici pour ne plus laisser envoyer en prison ceux qui apprennent à lire et voient finalement les choses par leurs propres yeux... (38).

Comme pour l'Affaire Dreyfus, mais à une autre échelle, s'établit une coupure radicale entre les écrivains soucieux d'accorder leurs principes avec leur pratique et les autres ; entre ceux qui ne peuvent plus dormir tranquilles une fois qu'ils ont ouvert les yeux sur le monde et ceux qui vivent reclus afin de ne plus entendre les clameurs d'un monde auquel pourtant ils prétendent s'adresser. De fait, cette coupure se trouvera confirmée par la suite en France, durant l'Occupation. Il n'est que de reprendre la liste des participants à ce congrès, ou celle du Bureau qui y fut constitué, de Romain Rolland, Malraux, Chamson à René Maran, etc. pour savoir où ils se situeront dans les années de chagrin et de pitié.

A la génération de la guerre d'Espagne s'appliquent les formules que Thibaudet proposait pour celles de 1789 et de 1885 : elle a « consommé [son] roman en nature », et sa « poésie en action ». Ou, plus exactement, dans sa volonté de s'identifier aux luttes collectives, de rapprocher l'écrivain

du peuple, d'assumer sa part du destin commun, elle en est venue à faire du mot une action, à penser, comme Tzara, que « le poète est un homme d'action », ou en d'autres termes, à considérer que la poésie est action ; non seulement un *dire* mais aussi un *faire*.

Ce faisant, les écrivains en viennent à constituer une idéologie particulière, régissant leur pratique. D'abord quant à leur rôle à l'égard de la société. Puisque s'abstenir de prendre position, garder le silence, c'est aussi faire de la politique et, au moins implicitement, approuver l'événement, ils s'engagent à « faire de l'histoire » c'est-à-dire à influencer, par la plume ou autrement, sur le cours des choses. Entendons bien : la portée des actions littéraires n'est pas à mettre sur le même plan que telle offensive militaire ou telle grande manœuvre syndicale, mais elle n'en participe pas moins de l'Histoire, c'est-à-dire de la somme d'événements qui animent une société. En vérité, on « fait de l'histoire » autant par des actes que par des paroles, et il est des messages ou des appels, à juste titre célèbres, dont l'efficacité équivaut celle des armes. En somme, ce dont prennent conscience les écrivains, c'est que l'ensemble de leurs écrits aussi bien que de leurs attitudes contribue à l'évolution de l'histoire. Ils ne sont plus, comme pour les générations précédentes, des maîtres à penser, des modèles pour les foules indistinctes, mais plus simplement, pour parler le langage actuel, des actants.

Ce qui ne signifie pas qu'ils sont le jouet des flux historiques : agissant dans leur époque, ils prennent en charge l'histoire collective, en un mouvement perpétuel fort bien décrit par Jean-Richard Bloch dans son allocution finale :

... Si l'écrivain peut imaginer des histoires et les écrire, n'est-ce pas qu'auparavant le peuple a fait de l'histoire ? Mais quand un peuple fait son histoire, n'est-ce pas que ses écrivains ont d'abord écrit pour lui des histoires ?

L'histoire est le rêve des écrivains transcrit dans la matière des faits : le sang du peuple paraphrase et consacre alors l'encre de l'écrivain. Est-il besoin de formuler la proposition réciproque pour que nous sentions également sa vérité ?... (39)

Ce qui apparaît ici, c'est bien le sentiment qu'a l'écrivain d'appartenir à la communauté des travailleurs. On ne s'étonnera pas de voir, par la suite, s'élaborer le concept de « travailleur intellectuel » à son sujet.

Enfin, l'idéologie explicitée au cours de ce congrès tend, en dépit des variantes nationales ou individuelles à orienter l'écrivain vers une littérature pas exactement engagée (où serait alors la littérature dégagée ?) mais plutôt, comme dira Tzara dans un essai d'après-guerre, vers une littérature de la circonstance c'est-à-dire liée à l'événement historique sans en être directement issue, sans être non plus une œuvre de commande ni de propagande. Reconnaître la présence de l'histoire dans les mots quotidiens, refuser la facilité de

certains vers stéréotypés, comme le fit M. Cowley, énoncer les thèmes d'une poésie d'autant plus universelle qu'elle sera nationale, c'est bien forger une idéologie qui sera à l'œuvre pratiquement jusqu'en 1950 en Europe, dont il serait intéressant de montrer qu'elle se perpétue dans les littératures africaines, sur la base des analyses développées à ce congrès par un Langston Hughes déclarant :

De même qu'en Amérique on dit aux Blancs que les Nègres sont des brutes dangereuses et pillardes, de même, en Allemagne, on calomnie les Juifs et en Italie on crache sur les Ethiopiens. Les vieux mythes de race sont entretenus pour affaiblir et entraver la montée des classes travailleuses (40).

Mais ce qui ressort le plus de ce congrès, en dehors des mots eux-mêmes, c'est un sentiment de grande communion humaine, un lien très fort et inexprimé unissant les délégués entre eux et au peuple espagnol. J'ai bien conscience de n'avoir pas su recréer cette atmosphère où l'Histoire ne se contente pas de frapper à la porte mais se présente dans la salle comme, j'imagine, lors de certaines séances des clubs de la Révolution française ou, dans le cas présent, lorsque les combattants de Brunete venaient saluer les écrivains avant de monter au front, et, le soir venu leur rapportaient drapeaux et dépouilles enlevés à l'ennemi. Reste que là est certainement la leçon la plus importante retenue par ceux qui furent à ce congrès : le sentiment d'appartenir à la même communauté, par-dessus les barrières nationales ou linguistiques et d'agir, tous ensemble, pour la cause de l'Espagne, quelles que fussent leurs illusions lyriques sur l'organisation de l'Apocalypse (41).

Henri BEHAR.

- (1) Voir par exemple R. Escarpit : *Le Littéraire et le social*, Flammarion, 1970, 316 p. ou Gérard Delfau-Anne Roche : *Histoire Littérature*, Le Seuil, 1977, 316 p.
- (2) Ludwig Renn : *Commune*, n° 49, sept. 1937, p. 35.
- (3) David Vingeate Pike : *Les Français et la guerre d'Espagne*, 1936-39, Paris, P.U.F., 1975, p. 243
- (4) David Caute : *Le Communisme et les intellectuels français, 1914-1966*, Paris, Gallimard, p. 138.
- (5) Paul A. Loffler : *Chronique de l'Association des Écrivains et des Artistes Révolutionnaires*. (Le Mouvement Littéraire progressiste en France), 1930-39. Ed. Subervie, 1971, 81 p.
- (6) On trouvera une bibliographie de départ dans : Dario Puccini : *Le romancero espagnol*, Maspero et Herbert R. Southworth : *Le mythe de la croisade de Franco*, Paris, Ruedo Iberico, 1964, 327 p.
- (7) Ilya Ehrenbourg : *La nuit tombe*, Gallimard, 1966, p. 232.
- (8) André Chamson : *Retour d'Espagne. Rien qu'un témoignage*, Paris, Grasset, 1937, 132 p.
- (9) Cf. le commentaire de David Caute ci-dessus et celui d'Hugh Thomas : *La guerre d'Espagne*, Paris, Laffont, 1961, p. 499.
- (10) Malcolm Cowley : *Commune*, n° 49, p. 13.
- (11) José Bergamin : *Commune* n° 49, p. 7.
- (12) Jean Cassou : *Commune*, n° 49, p. 34.
- (13) Ramon Sedder, *ibid.*, p. 83.
- (14) Elie Faure : Message au congrès — sessions terminales de Paris, texte ronéoté (Institut Maurice-Thorez, cote Br C 564).
- (15) Mikhail Kolstov : *Commune*, n° 49, p. 17.
- (16) Paul Vaillant-Couturier : *Commune*, n° 49, p. 74.
- (17) Stephen Spender : Session terminale de Paris (Institut Maurice-Thorez, Br C 564).
- (18) Aragon : *Commune*, n° 48, p. 1416.

- (19) Julien Benda : *Commune*, n° 49, p. 68.
 (20) Tristan Tzara : *Commune*, n° 49, p. 28.
 (21) Cf. *Commune*, n° 49, p. 71.
 (22) Voir J.-P. Faye : *Théorie du Récit, Introduction aux langages totalitaires*, Hermann, 1972, 140 p.
 (23) N. Grieg : *Commune*, n° 49, p. 29.
 (24) Ludwig Renn : *ibid.*, p. 35.
 (25) Pablo Neruda : intervention à Paris, Institut Maurice Thorez (Br C 564).
 (26) Cf. André Malraux : *Commune*, n° 49, p. 42.
 (27) *Commune, ibid.*, p. 19.
 (28) V. Vichnevsky : Institut Maurice Thorez (Br C 564).
 (29) Aragon, *Commune*, n° 48, p. 1417.
 (30) R.G. Tunon, *Commune*, n° 49, p. 62.
 (31) Ilya Ehrenbourg : *La nuit tombe, op. cit.*, p. 234.
 (32) A. Malraux : *Commune*, n° 49, p. 43.
 (33) Aragon : *Commune*, n° 48, p. 1419.
 (34) Aragon : *L'œuvre poétique d'Aragon*, tome VII, 1936-37, p. 281.
 (35) « La signification du II^e Congrès des Écrivains », *Commune*, n° 49, sept. 37, p. 2.
 (36) *Ibid.*, p. 3.
 (37) *Ibid.*, p. 4.
 (38) A. Donini, *Commune*, n° 49, p. 43.
 (39) J.-R. Bloch : « Écrire des histoires ou faire de l'histoire ? », *Europe* n° 176, 15 août 1937, p. 551.
 Le texte publié en revue qui se présente comme le sténogramme exact des paroles prononcées en assemblée est différent des feuilles multigraphiées conservées à l'Institut Maurice Thorez (Br C 564).
 (40) Langston Hughes : *Commune*, n° 49, p. 56.
 (41) Cet article, rédigé en 1977 pour une publication qui n'a jamais vu le jour, ne tient pas compte des ouvrages postérieurs. Un seul, à ma connaissance, traite de ce congrès en des termes historiquement convenables, mais il ne modifie en rien mes analyses. C'est *Rive gauche* d'Herbert Lottman (Le Seuil, 1981).

MADAME DE LA POMMERAYE, MADAME DE MERTEUIL, MÊME COMBAT

L'une écrivait, l'autre pas. Mais toutes deux ont voué leur vie à une même lutte pour se venger, sinon venger leur sexe. Aristocrates et veuves, elles avaient toute la liberté dont pouvaient bénéficier des femmes d'ancien régime. Leurs faits et gestes n'étaient limités ni par le manque d'argent, ni par le contrôle d'un mari, mais ils restaient soumis au regard social. Elles ne pouvaient qu'être froissées par la condition qui leur était faite, son injustice, sa cruauté même. Elles confondirent leur existence avec une vengeance, des manigances où elles finirent par se perdre elles-mêmes.

Les *Liaisons dangereuses*, chef-d'œuvre unique de Laclos, semblent bien éloignées dans leur géométrie épistolaire, de la verve de *Jacques le fataliste*, chef-d'œuvre parmi tant d'autres de Diderot. Les deux écrivains appartiennent à des générations différentes. Mais le roman de Diderot est diffusé parmi les privilégiés abonnés à la *Correspondance littéraire* de 1778 à 1780, celui de Laclos paraît en librairie au printemps 1782. Un regain d'actualité aujourd'hui les rapproche. Diverses adaptations mettent en scène *Jacques le fataliste*, le livre de Jeannette Geffriaud Rosso y étudie